

**La déségrégation au Brésil : système d'acteurs et rôle des citoyens.
Étude du cas de Salvador de Bahia**

Résumé :

L'analyse des dynamiques de ségrégation/déségrégation au Brésil et du système d'acteurs participant à la reproduction de ce processus remet en question la vision duale de la ville. Il convient ainsi de proposer une conception systémique des villes qui intègre la diversité des attitudes et représentations des différents acteurs de la ville. Il convient ainsi de ne pas négliger le pouvoir d'action sur l'espace de certains acteurs non institutionnels.

Mots clés : Ségrégation, déségrégation, inégalités, représentations, associations, lutte contre la pauvreté et les inégalités

Delphine Dabrowski-Sangodeyi

Institut Français d'Urbanisme, Université Paris VIII

delphine.sangodeyi@univ-paris8.fr

LA DESEGREGATION AU BRÉSIL : SYSTEME D'ACTEURS ET RÔLE DES CITADINS. ÉTUDE DU CAS DE SALVADOR DE BAHIA

INTRODUCTION

Au Brésil, la décentralisation est graduellement instituée en réaction à une longue tradition centralisatrice héritée de la dictature. Le nouveau gouvernement brésilien présidé par Luiz Inácio Lula da Silva a ouvertement insisté sur l'orientation de son gouvernement pour soutenir une politique de lutte contre la pauvreté et les inégalités. L'échelle locale est actuellement considérée comme l'échelle d'administration la plus à même de répondre aux nécessités des citoyens. Il convient ainsi de mieux comprendre le système d'acteurs à cette échelle.

De manière ambiguë, les projets de lutte contre la pauvreté et les inégalités, appuyés par les institutions internationales, fleurissent mais le thème de la ségrégation est rarement abordé. Ainsi, comment, dans des villes marquées par un niveau de ségrégation élevé, peut-on penser des projets de lutte contre la pauvreté et les inégalités sans fondamentalement remettre en question la ségrégation ?

Il est ainsi évident que les politiques de lutte contre la pauvreté et les inégalités ne prennent pas assez en compte la question de la ségrégation et ainsi de la nécessaire déségrégation. La construction d'une ville post-apartheid en Afrique du Sud plus égalitaire, où le système d'apartheid a imposé comme chacun le sait une ségrégation à des niveaux extrêmes, est ainsi remise en question par cette contradiction. Le gouvernement actuel préfère ainsi s'orienter vers des programmes de lutte contre la pauvreté et les inégalités sans fondamentalement remettre en cause la ségrégation alors que les recherches menées sur ce thème ont montré la relation directe entre ségrégation, discrimination et appauvrissement relatif (augmentation des coûts de transports, baisse de l'accès aux services et au marché de l'emploi, sentiment d'exclusion sociale) voire la relation entre ségrégation et violence urbaine.

Si les discours « géographiquement corrects » n'abordent pas ce type de question, peut-être trop sensible, il apparaît que les citoyens, du fait de leur pratique quotidienne de la ville, sont nombreux à prendre conscience par eux-mêmes des problèmes liés à la ségrégation.

J'aborderai ainsi le rôle des citoyens-acteurs dans les dynamiques de déségrégation dans une des villes les plus ségréguées du Brésil, Salvador de Bahia. Pour comprendre ces dynamiques, il est tout d'abord nécessaire de mieux comprendre les dynamiques de ségrégation.

J'exposerai ainsi les résultats d'une recherche de terrain entreprise à Salvador de 30 mois, de 1998 à 2000 portant sur les relations entre les représentations de la ville et de la société, les stratégies spatiales et les configurations urbaines. 55 habitants de différents quartiers de la ville ont été interviewés. Il ressort ainsi de cette recherche une catégorisation des citoyens-acteurs en fonction de leurs attitudes dans la ville et de leurs stratégies socio-spatiales.

Il apparaît ainsi important de mieux connaître stratégies spatiales et représentations des acteurs non institutionnels afin de comprendre si une politique orientée vers la réduction de la ségrégation est envisageable et réalisable.

I. LA SEGREGATION A SALVADOR DE BAHIA : ESPACES ET ACTEURS

1.1. La ville la plus ségréguée du Brésil

Des mesures de la ségrégation faite par Edward Telles montrent que la répartition socio-spatiale de Salvador de Bahia est caractérisée par le niveau d'isolement le plus élevé du Brésil, avoisinant celui observé dans les villes nord-américaines comme Los Angeles ou New-York.

Aire métropolitaine	Inégalité ¹	Isolement ²
Brésil		
São Paulo	37	37
Rio de Janeiro	37	50
Belo Horizonte	41	58
Porto Alegre	37	23
Recife	38	70
Salvador	48	82
Fortaleza	40	75
Curitiba	39	25
Brasilia	39	57
Belém	37	72
États-Unis		
Los Angeles	81	83
New York	82	84
Miami	78	79
São Fransisco-Oakland	72	70

Tableau n° 1 : Ségrégation résidentielle au Brésil et aux Etats-Unis (dans les 10 plus grandes aires métropolitaines du Brésil et dans les aires métropolitaines sélectionnées des Etats-Unis en 1980).

¹ Indice d'inégalité socio-spaciale : Pourcentage de population qui devrait quitter son quartier pour que la population totale soit distribuée de manière homogène dans tous les quartiers.

² Indice d'isolement : nombre de voisins de la même couleur par rapport à la moyenne d'Afro-Brésiliens.
*Source : Edward E. Telles, " Residential Segregation by Skin Color in Brazil ", American Sociological Review, 1992. Indices pour le Brésil calculés à partir du recensement de 1980 ; pour les Etats-Unis, données tirées de Douglas S. Massey et Nancy A. Denton, American Apartheid.*³

La ségrégation à Salvador de Bahia est toutefois héritée d'un contexte historique et culturel très différent des Etats-Unis. Je retracerai ainsi de manière très brève l'évolution de la ségrégation à Salvador depuis la période coloniale jusque nos jours pour ensuite focaliser mon propos sur les

dynamiques actuelles participant à la reproduction des processus de ségrégation, plus de l'ordre des stratégies individuelles que d'une politique publique ouvertement discriminatoire.

1.2. De la ségrégation verticale à la « ville kaléidoscope »

Schématiquement, je définirai trois phases de la ségrégation à Salvador au cours de son histoire : la période coloniale et esclavagiste, la modernisation, et la période contemporaine.

Lors de la période coloniale, la ségrégation est verticale. La ville est différenciée entre la « ville haute », composée des quartiers « nobles », où la population d'origine européenne vit et où se situent les bâtiments du gouvernement, les Eglises, et la ville « basse », construite autour de l'activité portuaire (vente de marchandises, d'esclaves, habitations de faible qualité). Les esclaves vivent pour la plupart sous le toit de leur maître. À cette époque, la forme de la ville est très compacte. La ville de Salvador est construite suivant le modèle de Lisbonne, et, de fait, une certaine mixité sociale existe dans les espaces publics et résidentiels. La hiérarchie sociale impose des codes dans les comportements.

Dès cette époque, des stratégies sont développées par certains esclaves afin de trouver un espace de liberté relatif. Ainsi, des esclaves développent des stratégies individuelles de sympathie avec leur maître et certains, « *escravos de ganho* », esclaves dont les services sont à louer, vivent dans une chambre à part. Cette relative autonomie permet non seulement de réaliser un petit pécule leur permettant à long terme d'acheter leur liberté, mais aussi de développer certaines relations sociales par les groupes religieux voir des groupes politiques. Les révoltes esclaves sont ainsi nombreuses au 19^e siècle au point où le pouvoir colonial est à la limite d'être dépassé par les événements.

Les discussions sont vives entre les dirigeants du gouvernement pour suivre un « modèle de l'écart », organisant la séparation totale entre race, ou un « modèle du lien » permettant une certaine liberté et un certain mélange culturel.

La période de la modernisation du début du XXe siècle jusqu'à la fin des années 60-70 correspond à l'importation de la vision de la modernité, l'application de la conception hygiéniste, suivant l'idéologie du progrès et de la construction rationnelle de la ville. La lutte contre le « désordre » avec l'écriture des premiers traités d'urbanisme correspond à la recherche de l'homogénéisation des quartiers selon les types d'habitats qui revient à créer une différenciation socio-spatiale. La ville est conçue selon le schéma centre/périphérie.

Des quartiers populaires du centre, comme les *cortiços*, formes d'habitats collectifs souvent insalubres sont détruites, mais la construction de logements populaires en remplacement est insuffisante et de nombreuses familles sont réduites à récupérer les restes des maisons détruites, faites de planches, pour se construire des habitations sur des terrains en pente, les *encostas*, sans posséder de titre de propriété. Apparaissent ainsi les premières *favelas*. Ce type de quartier se développera massivement avec l'immigration des populations rurales, accentuant les marques de l'exclusion dans la ville. Certains seront détruits, d'autres tolérés, d'autres légalisés, selon les circonstances.

Au Brésil, contrairement à l'Amérique du Nord, la centralité reste ainsi une référence. La « verticalisation », par la construction d'immeubles d'habitation dans les parties centrales de la ville, symbolise la modernité. Les classes moyennes et supérieures représentent une demande pour ce type d'habitat, celui-ci offrant une bonne accessibilité à l'ensemble de la ville et un certain confort moderne. Les pouvoirs publics, alliés aux promoteurs immobiliers, développent ainsi massivement les parties centrales de la ville, la « périphérie » devenant délaissée.

La notion de « périphérie » prend ainsi une conception plus sociale que géographique. Les « quartiers de la périphérie » correspondent aux quartiers populaires, aux quartiers « défavorisés » où les infrastructures manquent. Globalement à Salvador, plus un quartier est pauvre et plus sa population est d'origine africaine.

La ségrégation participe ainsi à la construction de « quartiers noirs », marqués par une urbanité particulière, trouvant ses racines dans l'urbanité africaine. À titre de comparaison, le quartier de Liberdade à Salvador, par la multiplicité des commerces formels et informels, par les modes de vie, par son activité extrêmement intense dans l'espace public, par les types de solidarité qui se développent entre les habitants, pourrait en de nombreux points faire penser à certains quartiers populaires de Lagos comme Mushin.

Ainsi, la forme de la ville s'organise socio-spatialement à la manière d'une mosaïque très fine. Pedro Abramo, en prenant l'image du kaléidoscope, décrit bien cette forme de la ville particulière où micro-quartiers populaires et micro-quartiers huppés se côtoient, organisant une certaine mixité résidentielle à l'échelle des quartiers de la ville.

Les politiques publiques ont essentiellement été orientées vers le développement de la circulation en automobile, favorisant l'étalement urbain.

Depuis les années 80, le développement massif de la périphérie et l'orientation vers le modèle pavillon/automobile et le modèle sécuritaire organisent une distanciation plus grande entre types de sous-quartiers. L'*edge city*, la ville s'étalant de plus en plus sur des terrains encore non bâtis ou ruraux, est ainsi marquée par une densité beaucoup plus faible et une ségrégation résidentielle de plus en plus élevée. Les écarts de richesse deviennent de plus en plus extrêmes dans ces parties de la ville. Les *invasions* de la périphérie de la ville rassemblent en effet une population provenant de diverses origines géographiques, possédant de très faibles revenus, tentant de bénéficier du marché du travail formel et informel dépendant des quartiers huppés, construits selon le modèle du « quartier fermé ».

Les politiques publiques ont ainsi globalement, au cours de l'histoire, participé à organiser la ségrégation dans la ville de Salvador. Il convient toutefois de prendre aussi en compte les stratégies individuelles participant à cette dynamique.

1.3.Stratégies individuelles participant à la ségrégation

Il existe certaines formes de discriminations qui créent des frontières dans la ville. Elles participent à la reproduction de l'inégalité sociale dans l'espace de la ville, mais elles ne sont pas basées sur un code légal. Pour Thomas Schelling, indépendamment de toute intentionnalité, la ségrégation peut aussi résulter du simple effet des inégalités de ressources et de positions produites par la différenciation sociale. Ce processus, « qui est en grande partie économique, mais pas entièrement, est celui qui sépare les pauvres des riches, les moins instruits des plus instruits, les moins compétents des plus compétents, les mal habillés des bien habillés, dans leur lieu de travail, de résidence, de restauration et de loisirs, dans leurs relations amicales et scolaires » (T.C. Schelling, 1978 : chapitres 4-5).

La ségrégation peut apparaître comme le résultat collectif émergent de la combinaison de comportements individuels discriminatoires. Par « discriminatoire », il faut entendre un comportement qui dénote une perception, consciente ou inconsciente, du sexe, de l'âge, de la religion, de la couleur, ou de n'importe quel élément qui sert de base à la ségrégation, une perception qui influence les décisions concernant le choix de résidence, de l'endroit où s'asseoir, de la profession à adopter ou à éviter, des compagnons de jeu ou des interlocuteurs. D'après Yves Grafmeyer, en elles-mêmes, ces perceptions discriminatoires n'alimentent pas forcément un désir de ségrégation, mais le jeu combiné des choix individuels qui en résultent peut, sous certaines conditions, produire collectivement des situations ségrégatives qui n'étaient pourtant recherchées par aucun des acteurs en présence (1994 : 105).

On peut ainsi parler au Brésil d'une *discrimination inconsciente* de la part des citoyens. La stigmatisation des quartiers populaires, le fait qu'ils soient inconnus alors qu'ils sont accessibles ou qu'ils ne représentent pour la plupart des membres des classes supérieures que des lieux « inférieurs », lieu de résidence d'une main d'œuvre bon marché participe à cette forme de ségrégation dont l'acteur principal est l'individu, le citoyen lui-même.

Ce sont aussi les citoyens, par des stratégies individuelles ou collectives, qui participent aux processus de déségrégation. L'analyse de leurs représentations de la ville, à travers leurs discours, nous renseigne ainsi sur les logiques de leur démarche.

II. LES ACTEURS DE LA DESEGREGATION

Les dynamiques de déségrégation sont intrinsèquement liées à celles de la ségrégation. Dépendamment des circonstances de l'exclusion, en réaction, les groupes qui subissent la mise à l'écart développent diverses stratégies leur permettant de bénéficier tant que possible de l'accès à la ville et à ses ressources. L'exploitation des potentiels des situations, la capacité à lire l'espace, diverge pourtant beaucoup suivant les individus et les quartiers (différence d'accès aux services (éducation, santé, etc...), au marché de l'emploi, structures internes de solidarités plus ou moins développées).

L'observation participante et une enquête de terrain portant sur « les frontières dans la ville », réalisée auprès de 55 habitants de différents quartiers à Salvador de Bahia entre 1998 et 2000, ont mis en exergue différentes logiques spatiales. J'ai ainsi conçu une catégorisation des acteurs de la déségrégation en fonction du caractère individuel ou collectif des stratégies spatiales, des situations dans la ville et des représentations de l'espace et de la société.

2.1. Stratégies collectives de déségrégation et lutte pour la reconnaissance

- La *création* de « communautés »

Si les différents individus sont poussés par des logiques distinctes, l'union est une nécessité existentielle. Les habitants des invasions et des quartiers populaires en général ont des droits rarement respectés en tant qu'individu. Au contraire, plus les habitants des invasions représentent un groupe nombreux et organisé, plus ils peuvent négocier avec les instances gouvernementales.

L'imminence de l'expulsion alliée aux difficultés à trouver des matériaux font que l'occupation est réalisée le plus vite possible pour caractériser la possession, la domination sur l'appropriation de l'espace. « La conquête du site se superpose à toute autre notion que puisse avoir l'habitant de l'« invasion » pendant la construction de la maison. Cette instabilité psychique nécessite de la part de l'« envahisseur » une notion de pointe de lance en relation avec l'habitation, où la fonction sociale de la maison est substituée par une vision stratégique et géopolitique de l'habitation. La *casa* avec un compartiment est l'image déterminante de l'habitant de l'invasion, contrastant jusqu'à la notion culturelle de la maison. L'image culturelle de la maison se reconstruit peu à peu à mesure de l'intégration et de la construction de l'invasion. » (Alberto Freire, 1998 : 37)

Le discours communautaire cache l'hétérogénéité sociale qui prédomine dans les *invasions*, liée à la diversité des lieux de provenance de leurs habitants, mêlant immigrés ruraux et habitants d'autres quartiers de Salvador. Si on considère les *invasions* comme des espaces de la marginalité dans la ville, on peut à l'intérieur de ces quartiers observer différents degrés de marginalisation. Les responsables d'ONG parlent souvent de « communauté » pour désigner les habitants d'un quartier informel, comme si le fait d'habiter le même espace relevait de certaines formes de liens entre les habitants. Pourtant, le sentiment de groupe n'est pas évident. L'idée est ainsi largement répandue que les quartiers informels réussissent à fonctionner grâce aux solidarités développées entre leurs habitants. Des entretiens avec des habitants faisant face à des difficultés extrêmes de survie comme Marinalva, travaillant dans le recyclage de boîtes de conserve, et à qui il ne reste plus qu'à implorer Dieu, montre que quand les personnes arrivent à un tel stade de difficultés, elles ne peuvent plus compter sur la solidarité humaine. La spatialité très réduite, le manque de relations sociales renforcent les difficultés financières. Son rêve serait de voir la mer, à moins d'une vingtaine de kilomètres et pourtant qui lui paraît inaccessible.

L'entretien de Marcia, habitante de l'invasion de Vida Nova, met en évidence que tous les habitants n'ont pas les mêmes conditions de vie. Elle est engagée au niveau de son quartier et a l'habitude de rendre visite aux habitants pour « donner des conseils », « aider » dans la mesure où elle peut. Elle ne fait pourtant pas partie de l'association de quartier où d'après elle, il y aurait des luttes de pouvoir.

Comment décririez-vous le quartier ?

C'est une vision de la pauvreté. Les gens ont perdu leur auto-estime. Certains n'ont plus la force de se lever le matin, ils attendent à la maison le coucher du soleil. Avec la maladie, la faim, les choses s'aggravent. Certaines personnes savent cuisiner, coudre, mais ils ne vont pas chercher de travail. Leur niveau d'hygiène est critique. Ils n'ont même plus la force de faire le ménage. Quelques fois, je leur demande pourquoi ils se laissent ainsi aller et ils me disent qu'ils se sont habitués [à leur situation]. Une fois, dans la maison de maçons ou d'électriciens, les fils électriques sortent de toute part et peuvent créer une électrocution. Même s'ils ont de l'adhésif, ils ne les réparent pas.

Avant j'habitais à Rio et ça fait 20 ans que je suis à Salvador. J'habitais avec mes parents mais suite à leur séparation, je suis venue avec ma mère ici. J'ai habité à Itapoa, à Simões Filho et enfin à Vida Nova. Je préfère ici car je suis à proximité de tout. J'ai eu des problèmes financiers suite à une séparation je n'avais plus de maison. J'ai dû louer une maison pendant un temps puis quand l'invasion s'est constituée, j'ai acheté un terrain pour 800 Reais et petit à petit j'ai construit ma maison.

Je suis engagée dans la vie de la communauté, avec les enfants, je cherche des moyens

d'organiser des loisirs. J'ai travaillé dans différents quartiers des alentours comme femme de ménage.

Avez-vous peur de vivre ici ?

La peur est un problème à Vila Nova. C'est une invasion et quand des personnes de l'extérieur entrent, ça peut être dangereux. Pour ma part, les délinquants, je les connais, je connais leur mère, ils me respectent. Certains autres veulent montrer leur pouvoir, ils ne respectent pas.

Que pensez-vous de la situation sociale ?

J'avoue que je suis confuse. Il y a certaines choses que je n'arrive pas à comprendre. Parfois il m'arrive d'être dans la situation où une personne pleine de cloques, sale, avec des problèmes de factures se met à pleurer et je ne sais pas comment réagir. Je ne peux pas sortir l'argent de ma poche pour améliorer la situation... Les personnes attendent que d'autres viennent à elles pour résoudre leurs problèmes. Elles n'ont plus la force d'aller résoudre leurs problèmes par elles-mêmes...

Est-ce que vous aimez votre quartier ?

J'aime bien mon quartier.

Quel serait un projet pour l'améliorer ?

Il faudrait qu'une personne s'occupe des enfants. Il faudrait créer un espace de loisir éducatif. Demain serait différent. Quand les personnes ont perdu leur auto-estime, elles laissent les enfants de 1 ou 2 ans jouer dehors dans la rue sale.

À Vila Nova il y a 1000 maisons : 800 en dur et 200 précaires, et il n'y a pas d'hôpital.

En général les solidarités « légitimées » par l'appartenance au même quartier, au même voisinage sont celles sur lesquelles comptent la plupart des habitants. À cause de la séparation spatiale entre groupes sociaux, le poids de la solidarité pèse plus sur ceux qui ont des revenus relativement faibles. Par la diversité socio-économique à l'intérieur des quartiers, les habitants d'un même quartier ressentent plus les différences entre eux qu'avec l'extérieur. Une famille disposant de 4 salaires minimums par mois connaît un mode de vie très différent de celle qui n'a qu'un salaire minimum. La première a accès à certains produits de consommation, elle appréhende différemment son environnement social, mais même si elle donne l'impression d'être relativement plus « riche » que certains voisins, cela ne veut pas dire qu'elle ne connaisse pas non plus de soucis.

Les associations se construisent et se déconstruisent au fil des circonstances : entente entre les habitants, intérêt pour leur action par une ONG, une institution religieuse, un parti politique, intégration dans un projet local de développement...

La « communauté » est ainsi en perpétuelle reconstruction suivant les événements. L'idée première de la création des associations de quartiers vient ainsi souvent, dans le cas des quartiers informels, d'une nécessité collective d'encrage et de maintien du quartier face au risque de la destruction ordonnée par les autorités locales.

- Les groupes de promotion sportive et culturelle

Les groupes de promotion sportive (football, capoeira essentiellement), et culturelle (théâtre, danse, musique) participent à la déségrégation dans le sens où ils participent à donner une image plus positive des quartiers populaires où ils travaillent, dont leurs fondateurs et leurs participants sont issus. Les quartiers populaires, les quartiers informels sont en effet le plus souvent considérés par les habitants des quartiers huppés comme des quartiers dominés par la

délinquance et ils sont souvent qualifiés de « quartiers pauvres », de « quartiers violents ».

Le sport et les activités culturelles participent ainsi à un travail de fond sur les représentations de la ville et de la société.

Le groupe de carnaval Ilê Aye a ainsi été conçu dans le but de changer l'image de la population afro-brésilienne.

Vôvô, créateur du Ilê Ayé⁴, groupe de carnaval « afro » de Salvador, explique la teneur du « racisme cordial » à Bahia.

Quel est le contexte de la création du Ilê Ayé ?

Le Ilê Ayé fut créé en novembre 1974 avec l'objectif que le Noir ait une plus grande participation au Carnaval de Bahia. L'objectif initial était seulement le carnaval. Auparavant, nous n'y avions pas accès. Le Noir ne faisait que jouer de la musique et la carnaval⁵ se situait dans les clubs. Alors, avec mon ami Apolio, nous avons décidé de créer un *bloco* où seulement les Noirs participeraient.

Que représentait pour vous le carnaval ?

Nous assistions toujours au carnaval mais la création de ce *bloco* était pour nous une manière de dénoncer le racisme à Bahia. Le carnaval et la musique fut la forme que nous avons trouvé la plus pratique pour cela, plus efficace et rapide.

Nous venons de Liberdade, un quartier noir avec 450000 habitants et nous avons cette survivance par la famille, le candomble et d'un autre côté nous avons l'influence du mouvement noir américain. Nous avons tous la coupe de cheveux et la mode vestimentaire du type *black power*, la musique que nous écoutions était la musique afro-américaine mais nous n'avons jamais perdu la référence à l'Afrique par le candomble essentiellement. Ainsi, même si nous étions influencés par le mouvement noirs américains, les thèmes que nous avons adoptés se référaient toujours à l'Afrique.

Au carnaval vous vouliez montrer votre africanité mais quand vous êtes allé en Afrique qu'avez-vous vu de différent ?

Non, je n'ai pas vu beaucoup de différences. L'unique différence que j'ai observée et j'aimerais qu'ici cela devienne pareil, est de voir le Noir au pouvoir. En Afrique, le marginal est noir, le chef de police est noir, le politicien est noir, alors qu'ici le marginal est noir, le chef de police et le politicien sont blancs. Ici, le pouvoir est blanc.

Mais sinon, il y a beaucoup de similitudes. Hier, il y avait une conférence ici sur la femme noire et la professeur parlait de l'époque de l'esclavage, de la femme comme vendeuse, comme pilier de la famille et l'on retrouve la même chose en Afrique. Ce n'est qu'un exemple mais il y a beaucoup de similitudes. En particulier l'aspect religieux qui est resté très fort par rapport aux États-Unis où le protestantisme s'est imposé.

Aimez-vous Salvador ? votre quartier (Curuzu, Liberdade) ?

J'aime beaucoup cette ville, le Brésil, Bahia plus particulièrement. Je ne sais pas si je pourrais vivre dans un autre endroit. Le quartier dans lequel j'habite j'y suis très attaché.

Un prêtre chrétien m'a un jour demandé ce que représente pour moi Bahia et je lui ai répondu qu'ici à Bahia vous habitez le paradis, c'est une terre merveilleuse, une terre noire mais les hommes du pouvoir, le peuple bahianais, la minorité n'assume pas cela et le Brésil est encore un des endroits les plus racistes du monde, ce qui me rend triste. L'inégalité ici est très grande. Le Brésil en général est comparable à l'Afrique du Sud du temps de l'apartheid avec une minorité blanche qui détient le pouvoir et une majorité noire et cette dernière n'a pas la conscience politique pour faire changer les choses. Nous avons le vote mais nous ne l'utilisons pas.

Qu'entendez-vous en comparant le Brésil à l'Afrique du Sud ?

Je compare les deux pays non pas au niveau de la vie quotidienne mais pour la question du pouvoir. Au jour le jour je ne connais pas l'Afrique du Sud.

Si j'observe ces 25 ans d'existence du Ilê Ayé, je me rend compte que la situation a réellement changé. Nous avons changé de mentalité, de coloris, d'esthétique. Avant le Ilê Ayé les femmes n'utilisaient pas de cheveux tressés, les hommes ne portaient pas de vêtements de couleur : la perception était que le noir en rouge est chose du Diable.

⁴ Entretien en Mars 2000, au centre culturel du Ilê Ayé, quartier de Curuzu (Liberdade), Salvador.

⁵ Groupe de carnaval. Alors que dans le carnaval traditionnel les personnes se déguisaient formaient pêle mêle une foule incohérente, à Salvador, hormis au Pelorinho, le carnaval s'est transformé. La foule se distingue entre des groupes aux vêtements similaires ou coordonnées selon différents thèmes. Le Ilê Ayé est ainsi devenu un « bloco afro ».

Nous avons eu une production culturelle énorme par la musique, la danse mais nous sommes aussi responsables de tout le reste de la production économique ; seulement nous ne détenons pas le pouvoir administratif. Mais d'un autre côté, aujourd'hui le Blanc nous respecte beaucoup plus, ici à Bahia ; et le Noir lui-même s'apprécie plus.

Nous divulguons nos connaissances sur la culture africaine et l'histoire par la musique car si vous écrivez des livres ou organisez des conférences, vous vous adressez à une minorité et ce qui nous intéresse est de toucher la majorité. À travers la musique votre message va beaucoup plus loin. Il y a la musique à thème et la musique-poésie qui parle du quotidien, de l'auto-estime et c'est ainsi que nous arrivons à détruire certaines conceptions du type «le Noir est laid»...Un carnaval antérieur, nous avons pris pour thème le Nigeria, de l'époque colonial et de nos jours, nous parlons des rivières les plus importantes, des villes, de l'agriculture et à chaque fois nous choisissons un personnage important. De cette manière nous socialisons l'information. D'un autre côté nous publions ces travaux dans les *Cadernos de Educação* qui parlent sur le thème de chaque année et les musiques. Ils sont un matériel pour nos écoles et pour l'école en général. Nous avons ici deux écoles : l'une d'éducation formelle de la première à la troisième série et une école de musique. De cette manière nous faisons une école plus attractive.

Quelle est la spécificité de la culture brésilienne par rapport à la culture européenne ou africaine ?

À la base, la culture brésilienne est africaine. La culture qui est divulguée est la culture des Noirs, la culture européenne l'utilise mais nous n'en recevons pas le retour. Quand ils parlent du Carnaval de Bahia ils parlent du *trio-életrico* des blocs *Afoxé*, *Afros*, la *capoeira*, l'*acaraje*, le *candomble*...la figure qu'ils montrent et utilisent est noire.

Que pensez-vous du fait que le candomblé était une religion combattue et qu'elle est utilisée aujourd'hui comme le symbole de la culture bahianaise ?

Le candomblé est très utilisé. Il était autrefois persécuté par la police mais la religion officielle du Brésil est encore la religion catholique. Aujourd'hui, c'est le candomblé qui attire les personnes vers l'église catholique. La religion catholique de la forme de celle apporté par les évangélistes va disparaître.

Comment expliquez-vous que les personnes soient plus attirées par le candomblé ?

Le candomblé est moins exigeant. Ce n'est pas une religion qui fait des discriminations. Mais aujourd'hui beaucoup de personnes qui sont attirées par le candomblé, particulièrement les personnes de la haute le font car il donne un statut, cela fait chic. Par exemple un député qui se dit y appartenir, s'habille en blanc, participe aux cérémonies, il y a un côté vraiment faux. Il y a certaines maisons où il y a plus de Blancs que de Noirs qui y participent. Il s'agit réellement d'une invasion due à la situation du pays. C'est le cas en particulier des maisons de Candomblé les plus célèbres qui attirent de plus en plus les personnes fortunées et délaissent les personnes plus humbles. J'ai récemment vu un documentaire à la télévision où un maire demandait à un *Pai de Santos* de faire un travail. Le candomblé n'est pas compris comme une religion mais est surtout associé à la magie noire. Il y a peu de temps, il y eut un congrès des prêtres et il y avait un père blanc qui condamnait le candomblé en disant qu'il s'agissait d'un culte du diable. Dans

un secteur de l'église catholique existe encore cette vision.

Que pensez-vous de l'implantation du Shopping Center à Liberdade ?

C'est une chose très positive et essentielle pour un quartier comme celui-ci. Un ensemble de préconçus sur les quartiers noirs faisaient qu'un tel investissement ne les intéressait pas et nous n'avions pas de centre commercial de qualité ; mais le quartier représente une masse consommatrice importante. J'appuie donc ce projet et j'ai participé de la campagne pour sa réalisation au point que les gens pensaient que le centre commercial m'appartenait. Ce que nous exigeons est que ce soit un *shopping* de qualité et que dans le choix des employés qu'ils montrent une préférence pour les habitants du quartier. Il y a ainsi de nombreuses personnes noires, de bonne présentation, compétentes qui peuvent y travailler et non pas seulement des jeunes filles blondes.

Vous essayez de donner de nouveaux critères de beauté ?

Nous avons une nuit qui s'intitule la nuit de la beauté noire qui est un concours de beauté avec l'élection de la "Déesse du Ebanó" qui est la reine du *bloco*. Nos critères ne sont pas les critères traditionnels. Elle doit être belle, mais aussi savoir danser.

À Bahia cette notion de "bonne apparence" qui sous-entend des personnes blanches. Même si vous êtes compétent, une personne blanche est souvent préférée par l'employeur ou même pour avoir une bourse d'étude. Toute une série de petits détails qui font qu'au final les Blancs sont préférés.

Pourtant j'ai pu observer de nombreuses personnes "de couleur" à des postes de responsabilité. Ne s'agit-il pas aussi, à la base, d'un problème d'accès à l'éducation ?

Il y a de nombreuses personnes qui ont un haut niveau mais qui ont du mal à être reconnues. Ou alors ils ne se considèrent pas Noirs : il s'agit d'un problème sérieux ici de la personne qui, quand elle arrive à un poste élevé oublie son passé dans le quartier. Vous avez une condition meilleure donc vous allez déménager pour un autre endroit. Il s'agit du complexe de l'enrichi. Vous avez par exemple Ronaldo (le joueur de football) : il a dit qu'il coupait ses cheveux [crépus] pour retirer ce qu'il y a de mauvais...

La lutte du Ilê Ayé est de changer l'image et les représentations du « Noir » qui alimentent les préjugés et participent à la discrimination. Un tel travail ne concerne pas seulement les personnes des classes moyennes et supérieures ou les Blancs en général mais aussi et surtout le « Noir » lui-même, l'idée qu'il a de lui-même.

2.2. Des citoyens acteurs de la déségrégation

Les aléas de l'existence, la faiblesse et la précarité de leurs ressources placent la plupart des habitants dans une situation de très grande vulnérabilité. Toutefois, « nombreux sont ceux qui, même si l'essentiel de leurs relations est centré sur le quartier, savent tirer parti de liens tissés avec des individus n'y résidant pas pour trouver une aide ponctuelle. Face à une difficulté, chacun se trouve en réalité dans une situation singulière définie par la spécificité de son insertion sociale. [...] À la différence des classes populaires anglaises décrites par Hoggart où la conscience d'un antagonisme radical entre « eux » et « nous » conduisait à ne solliciter l'aide des couches populaires qu'en ultime recours, la valeur accordée aux formes d'affiliation aux dominants inscrit au contraire de telles demandes dans le cadre des relations devant prévaloir entre « riches » et « pauvres ». Connaître un professeur dans un établissement privé, une infirmière dans un service hospitalier ou un avocat peut permettre de bénéficier d'un abattement sur les frais de scolarité, d'obtenir une consultation ou de bénéficier d'un conseil opportun pour percevoir une indemnisation pour licenciement abusif » (D.Vidal, 1999 : 105).

Dans une « société relationnelle » comme le Brésil que décrit Roberto da Matta (R. da

Matta, 1989), le réseau de relation est parfois une « richesse » plus importante que les revenus dont on dispose. La spatialité élargie des individus signifiant la constitution d'un réseau de relations hors du lieu de résidence est une forme de garantie à laquelle les habitants des quartiers informels sont particulièrement attachés.

Toutefois, ces stratégies individuelles ne sauraient suffire et l'organisation collective représente souvent une obligation.

De l'enquête de terrain à Salvador, il apparaît que la « lutte pour la reconnaissance » des populations des quartiers populaires ne concerne pas seulement les habitants des quartiers informels. Si les stratégies d'évitement et les attitudes d'enclavement dominent les discours des habitants des quartiers fermés (*condominios fechados*), certains se montrent concernés par les problématiques de l'exclusion sociale et s'impliquent personnellement dans des projets de développement.

Si la plupart des habitants des classes supérieures ont opté pour des attitudes de repli et d'enclavement, certains citoyens ont observé que les méthodes matérielles de sécurité ont pourtant des limites. L'augmentation des systèmes de protection ne suffisent pas à maintenir la défense des habitants de condominiums. Bien qu'une véritable industrie de la sécurité se soit développée en utilisant des moyens de plus en plus sophistiqués, les bandits arrivent toujours finalement à les détourner en s'équipant d'armes de plus en plus lourdes. S'opère ainsi une « professionnalisation » de ce type d'activité. Les victimes sont ainsi d'autant plus traumatisés par leur expérience de la violence, ayant l'impression de vivre une véritable guerre urbaine. Les habitants de la ville qui se trouvent dans une logique d'enclavement n'arrivent pas à établir une frontière infranchissable entre « eux » et « nous », entre ceux qui vivent dehors et ceux qui vivent dedans. Certains se rendent compte que le problème de la violence dans la ville ne peut être résolu par la protection du segment le plus riche de la société mais par une transformation sociale plus profonde.

Les citoyens qui tentent, par une *coprésence mesurée*, d'allier stratégie sécuritaire à investissement social conçoivent que la construction de murs dans la ville n'est pas une solution à long terme. Membres de la classe moyenne, ils désirent protéger les « faibles » (femme, enfants) sans remettre en question leur engagement.

Vous m'avez dit que vous vouliez habiter en condominium fermé pour vous sentir en sécurité...

Les raisons immédiates et profondes sont que le Brésil est une société en guerre sociale où les personnes à n'importe quel niveau de distinction sont les premières visées.

J'ai été moi-même attaqué. Il y a six ans, je me suis retrouvé enfermé huit heures dans le coffre de ma voiture et pendant tout ce temps j'avais les réflexions que je viens de vous exposer.

Pensez-vous qu'il y ait une augmentation de la violence ?

La violence peut avoir augmenté en valeur absolue mais pas de manière proportionnelle car, à la base, la société brésilienne est une société esclavagiste. C'est juste que la violence a pris des variantes modernes.

C'est une société basée sur la hiérarchie raciale, de l'élite au peuple de manière descendante, la violence de la périphérie sociale est ascendante.

Il s'agirait d'une aliénation que de dire que la violence a commencé dans les années 60. Nous sommes dans une société capitaliste-esclavagiste.

Hannibal, médecin à l'hôpital public de Salvador, condominium fermé, Piatã.

Cet habitant de *condominio fechado* pense que la violence fait partie intrinsèquement de

la société qui a vu le jour au Brésil. Sa logique sécuritaire ne peut pas être interprétée comme la simple volonté de mise à distance du segment le plus pauvre. Il s'implique ainsi, à travers sa profession, à tenter d'améliorer leurs conditions de santé mais aussi grâce au milieu associatif, à développer des projets éducatifs et de développement.

D'après Milton Santos, les enjeux sociaux qui reposent sur la classe moyenne sont énormes. Il considère qu'après la phase de retranchement de la classe moyenne, une nouvelle étape, fruit d'une réflexion plus profonde et plus constructive devrait avoir lieu « à partir d'une compréhension plus ample du processus social et d'une vision systémique de situations apparemment isolées, levant à la décision de participer à une lutte pour sa transformation, quand le consommateur assume son rôle de citoyen » et de citoyen .

⁶ En Portugais, le même mot « cidadão » signifie à la fois citoyen et citoyen, qui montre le lien étroit qui est fait entre les deux concepts. La remarque de Milton Santos est ainsi valable également dans une réflexion sur le rôle des membres de la classe moyenne en tant qu'élément de la société mais aussi en tant qu'individu participant au projet commun que représente la ville.

Pour Milton Santos, « les classes moyennes ne rempliront pas leur rôle complètement tant qu'elle ne s'identifieront pas aux clameurs des pauvres, contribuant ensemble à la régénération des partis, dont les partis du progrès ». Son rôle est donc aussi et avant tout politique. « Les classes moyennes brésiliennes, plus illustrées mais aussi ont maintenant le devoir historique de forcer les partis à compléter, au Brésil, un travail encore non terminé, d'implantation d'une démocratie qui ne soit pas seulement électorale mais aussi économique, politique et sociale. »

Il reste ainsi à savoir quels changements fondamentaux seront faits à l'avenir, du point de vue des attitudes dans la ville. Les représentations des différents groupes sociaux et des différents quartier joue est ainsi un enjeu central. En effet, pour qu'une politique de lutte contre la pauvreté et les inégalités soit efficace, il conviendra certainement d'aborder le thème de la ségrégation et pourquoi pas d'en faire un débat public afin de définir un projet de ville et de société qui trouve une légitimité auprès de la majorité des brésiliens. Il est ainsi important de souligner la complexité du système d'acteur afin de trouver des solutions concrètes aux problèmes. Il conviendra, dans ces circonstances, de prendre en compte le capital social et spatial que représentent les diverses formes d'associations qui se développent actuellement au Brésil, de mieux connaître leur impact sur la société dans son ensemble, mais aussi d'évaluer quels sont les moyens qu'ils convient de réunir afin qu'elles puissent entreprendre des actions durables.

CONCLUSION :

L'analyse des représentations de l'espace et de la société permet de mieux comprendre les dynamiques de ségrégation et les stratégies participant à la déségrégation. Il me semble ainsi, pour mieux comprendre les dynamiques de déségrégation au Brésil et leurs acteurs, de dépasser un raisonnement limité à la ségrégation/déségrégation résidentielle. Il convient de mieux comprendre les types de relations développés entre les habitants des divers quartiers. Salvador nous donne un bon exemple de la complexité du sujet et des multiples types de stratégies qui peuvent être développées.

Il apparaît ainsi, en faisant l'étude des dynamiques de ségrégation et de déségrégation, qu'il convient de remettre en question la vision duale de la ville et de proposer une vision plus complexe, systémique, intégrant les acteurs dans toute leur diversité. On peut ainsi faire apparaître des représentations collectives influant les citoyens dans leurs stratégies spatiales et

mettre en exergue le travail de communication et de lien social à entreprendre dans le cadre de l'orientation d'une politique publique vers la lutte contre les inégalités à travers la déségrégation.

La lutte contre la discrimination raciale a ainsi fait son chemin au point où le Brésil s'est pendant longtemps présenté comme un pays modèle en matière de « démocratie raciale ». Toutefois, la déségrégation reste encore trop un sujet sensible du point de vue des gouvernements pour être abordé, ce qui limite les effets des politiques contre la pauvreté et les inégalités. Ainsi peut-on espérer que suite aux progrès en matière de prise en compte de certains droits fondamentaux, comme le droit au logement, arrive-t-on à faire du droit à la ville un réel débat public. Ce sujet nécessiterait des réflexions plus approfondies et il représente des perspectives intéressantes pour la recherche.

BIBLIOGRAPHIE

ABRAMO, Pedro, *La Ville kaléidoscopique, coordination spatiale et convention urbaine*, Paris : L'Harmattan, Collection Villes et Entreprises, 1998.

CALDEIRA, Teresa P., *City of Walls, Crime, Segregation and Cityzenship in São Paulo*, Berkeley, Los Angeles, London : University of California Press, 2000.

DABROWSKI-SANGODEYI, Delphine, *Le modèle brésilien de la ville. Configurations et représentations de l'espace à Salvador de Bahia*, Thèse de doctorat de Géographie, sous la direction de Jacques Lévy, Université de Reims, 2002.

GORDILHO SOUZA, Angela, *Limites do Habitar, Segregação e exclusão na configuração urbana contemporânea de Salvador e perspectivas no final do século XX*, Salvador : EdUFBA, 2000.

GRAFMEYER, Yves, « Regards sociologiques sur la ségrégation » in Jacques BRUN et Catherine Rhein, *La Ségrégation dans la ville*, Paris : L'Harmattan, 1994, pp 85-118.

HAEGEL, Florence, LEVY, Jacques, « Urbanités. Identité spatiale et représentation de la société », in Christian Calenge, Michel Lussault, Bernard Pagand, *Figures de l'urbain. Des villes, des banlieues et leurs représentations*, Tours : Maison des Sciences de la ville, 1997, pp 35-65.

MALHEIROS, Maria José, *L'urbanisation des invasions, réponse politique au problème de l'habitat populaire. Analyse des quartiers d'invasions de Salvador de Bahia*, Thèse de Doctorat de Géographie, Paris 12, 1990.

MASSEY, Douglas S. et DENTON, Nancy A., *American Apartheid : Segregation and the Making of an Underclass*, Cambridge, Massachussets : Harvard University Press, 1993.

MERZ, Martin, « Bairro da Paz : o cotidiano de uma favela de Salvador », *Cadernos do CEAS*, Nov-Dez 1998, n°178, pp 81-88.

NAVEZ-BOUCHANINE, Françoise, « Fragmentation spatiale et stratégies résidentielles », in Nicole Haumont, Jean-Pierre Lévy, *La ville éclatée, quartiers et peuplements*, Paris : L'Harmattan, 1998, pp 69-87.

SANTOS, Milton, *L'espace partagé, les deux circuits de l'économie urbaine des pays sous-développés*, Paris : éditions M. Th Génin, 1975.

SANTOS, Milton, *Por uma economia politica da cidade*, São Paulo : Editora Hucitec Educ, 1994.

TELLES, Edward E., « Residential Segregation by Skin Color in Brazil », *American Sociological Review*, 1992.

TELLES, Edward E., « Identidade racial, contexto urbano e mobilização política », *Afro-Àsia*, n° 7, 1996, pp. 127-138.

VIDAL, Dominique, « Concevoir la communauté. L'efficacité d'une catégorie socio-spatiale au Brésil », in Jérôme Monnet, *Pouvoir et territoire au Brésil : de l'archipel au continent*, Paris : Editions de la Maison des Sciences de l'Homme, Collection Brasilia, 1995, chapitre 9.